

*La Paresse*  
*comme vérité effective de l'homme*

KAZIMIR MALEVITCH

*La Paresse  
comme vérité effective de l'homme*

Traduit du russe par

RÉGIS GAYRAUD

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

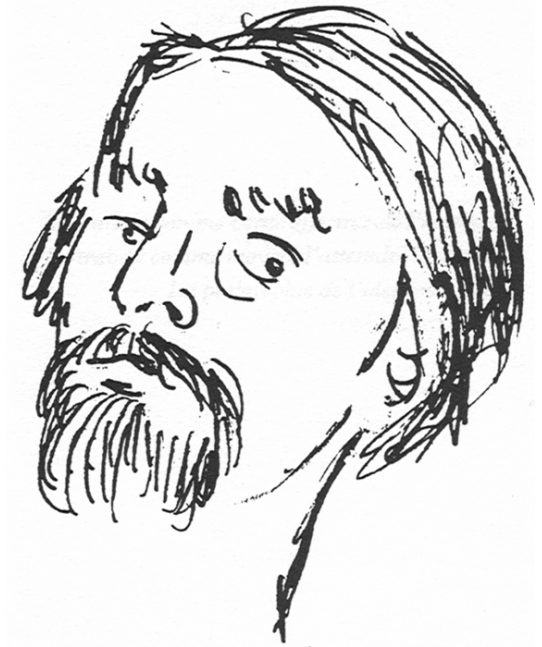
EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2007

TITRE ORIGINAL

???? ??? ?????????????????? ?????????????????????



*La Paresse comme vérité effective de l'homme* a été rédigée en 1921.

© Editions Allia, Paris, 1995, 2004, 2007.

KAZIMIR MALEVITCH

*La paresse comme vérité effective de l'homme.*

*Le travail comme moyen d'atteindre la vérité.*

*La philosophie de l'idée socialiste.*

J'AI toujours ressenti une impression étrange en entendant ou en lisant des propos réprobateurs sur la paresse avérée de tel ou tel, membre du gouvernement ou simple parent. “La paresse est la mère de tous les vices” – c’est ainsi qu’on a stigmatisé, que l’humanité entière, toutes nations confondues, a stigmatisé cette activité particulière de l’homme. Cette accusation portée contre la paresse m’a toujours semblé injuste. Pourquoi le travail est-il à ce point exalté, porté sur le trône de la gloire et des louanges, quand la paresse est clouée au pilori, pourquoi les paresseux dans leur ensemble sont-ils couverts d’opprobre, marqués du sceau de l’infamie, du sceau de la mère-paresse, quand le moindre travailleur est voué à la gloire, aux honneurs, aux récompenses ? J’ai toujours pensé que ce devait être exactement le contraire : le travail doit être maudit, comme l’enseignent les légendes sur le

paradis, tandis que la paresse doit être le but essentiel de l'homme. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. C'est cette inversion que je voudrais tirer au clair. Et comme toute explication passe par la mise en évidence de symptômes, d'états existants, que toute analyse ou toute conclusion est fondée sur ces symptômes, je veux dans cette étude expliquer le sens que recèle le mot "paresse".

De nombreux mots recouvrent fréquemment des vérités que l'on ne peut pas exhumer. Il me semble que l'homme a agi avec les vérités de façon étrange, à la manière d'un cuisinier qui dispose de nombreux pots emplis de nourritures diverses. Bien sûr, chaque pot a reçu son couvercle propre, mais par distraction, le cuisinier a refermé les pots en mélangeant les couvercles, et maintenant, il est impossible de deviner ce qu'il y a dans les pots. Il s'est produit la même chose avec les vérités : sur de nombreux vocables, sur de nombreuses vérités, il y a des couvercles, et ce qu'il y a sous le couvercle paraît clair

à chacun. C'est, me semble-t-il, ce qui s'est passé avec la paresse. Sur un couvercle, il y avait écrit : "La paresse est la mère de tous les vices". On en a recouvert un pot au hasard et jusqu'à ce jour, on croit que ce pot contient l'infamie et le vice. Certes, l'usage du mot "paresse" pour caractériser l'homme est très dangereux. Pour l'homme, il n'y a rien de plus dangereux au monde ; il suffit de songer que la paresse est la mort de "l'être", c'est à dire de l'homme, qui ne trouve son salut que par la production, par le travail – s'il ne travaille pas, le pays tout entier ira à la mort, le peuple entier est menacé de mort. En conséquence, il est clair que cet état doit être combattu comme un état mortel. Afin d'échapper à la mort, l'homme invente des systèmes de vie où tous travailleraient et où il n'y aurait pas un seul paresseux. Voilà pourquoi le système du socialisme, menant au communisme, flétrit tous les systèmes qui ont existé avant lui, pour que l'humanité tout entière suive un seul chemin laborieux et qu'il ne reste

plus un seul inactif. Voilà pourquoi la loi la plus cruelle de ce système humain stipule : “Qui ne travaille pas ne mange pas”, voilà pourquoi il est hanté par le capitalisme, parce que celui-ci engendre des “paresseux” et que l’argent conduit à coup sûr à la paresse. De sorte que la malédiction jetée par Dieu sur les hommes avec le travail reçoit dans les systèmes socialistes la plus haute bénédiction. Tout un chacun doit se ranger sous cette bénédiction, sous peine de mourir de faim. Tel est le sens qui se cache dans le système ouvrier. Ce sens réside en ceci : sous tous les autres régimes, jamais l’homme n’aurait ressenti la proximité de la mort de la communauté et n’aurait vu que la production engendre du bien non seulement pour la communauté dans son ensemble mais pour chacun en particulier. Dans le système laborieux commun, chacun se trouve confronté à la mort, chacun n’a qu’un seul objectif : trouver une planche de salut dans le travail, la production du travail, sous peine de mourir de faim. Un

tel système socialiste du travail a en projet, dans son action bien sûr inconsciente, de mettre au travail toute l’humanité, pour accroître la production, pour garantir la sécurité, pour renforcer l’humanité et par sa capacité de production affirmer son “être”. Certes, ce système, qui ne se soucie pas de l’individu, mais de toute l’humanité, est incontestablement juste. Mais le système capitaliste aussi. Il offre le même droit au travail, la même liberté du travail, d’accumulation de l’argent dans les banques pour se garantir la “paresse” dans l’avenir, et présuppose donc que la monnaie est ce signe qui séduira parce qu’il apportera la félicité de la paresse à laquelle, en réalité, chacun songe. En vérité, telle est la raison d’être de la monnaie. L’argent n’est rien d’autre qu’un petit morceau de paresse. Plus on en aura et plus on connaîtra la félicité de la paresse. Les gens d’idées, qui se préoccupent du peuple, n’ont bien sûr pas vu, consciemment, ce principe et ce sens. Ils ont toujours été solidaires pour penser